

# Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187568>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

toutes les distractions que la route pouvait leur offrir.

Les habitations des parents des deux fillettes étaient à un demi-kilomètre environ de la maison d'école.

Il était cinq heures du soir et le froid commençait à se faire sentir, car on était à la fin d'octobre et le vent du nord-ouest soufflait rudement à travers les arbres, dont il emportait les feuilles, qui tourbillonnaient et dansaient comme des folles au-dessus de la tête de Georgette et de Marguerite.

Tout à coup les deux petites filles s'arrêtèrent.

— A quoi penses-tu ? demanda Marguerite.

— N'entends-tu pas derrière nous la voix de Catherinette qui tousse, comme elle le faisait ce matin ?

— Mais certainement je l'entends, reprit Marguerite, et je ne vois pas pourquoi nous nous arrêterions à l'écouter. Si Catherinette est enrhumée, tant pis pour elle, je n'ai pas envie de m'enrhumer aussi en l'attendant.

— Passe devant, dit Georgette, je vais te rejoindre dans un instant ; j'ai à parler à Catherine.

Et laissant immédiatement sa compagne, la fillette retourna sur ses pas et rejoignit le groupe des autres enfants, resté un peu en arrière.

Une petite fille d'une dizaine d'années, toute frileuse et toute pâle, à peine couverte par des vêtements qui la garantissaient mal contre un froid précoce, marchait la dernière avec un air triste, et elle portait souvent la main à sa poitrine, comme si elle voulait la garantir contre la toux qui la soulevait convulsivement.

Ce fut vers elle que Georgette se dirigea.

— Tu souffres, n'est-ce pas, Catherine, et tu as peut-être froid ? lui demanda-t-elle.

L'enfant, prise par un accès de toux, lui fit de la tête un signe des plus affirmatifs.

— Et tu as plus loin que moi à aller, continua Georgette. Tiens, prends vite mon foulard, il te tiendra bien chaud et je suis sûre que tu seras mieux demain.

Et sans attendre une réponse qui n'eût rien changé à sa détermination, Georgette enleva prestement le foulard qui entourait son cou et le passa autour de celui de Catherine ; elle en ramena les pointes, qu'elle croisa sur la poitrine de l'enfant, et, lui mettant un baiser sur le front, elle s'éloigna en courant pour rejoindre Marguerite, qui avait continué sa route sans trop se préoccuper de ce qu'était devenue sa compagne.

Elle avait à peine disparu lorsque deux hommes, que les arbres d'une haute futaie masquaient aux yeux des petites filles, sortirent vivement de l'espèce de cachette où ils étaient restés en voyant l'action de Georgette, et ils s'approchèrent de l'enfant malade qu'ils rejoignirent en quelques enjambées.

L'un de ces hommes paraissait âgé, tandis que l'autre avait vingt ans à peine.

En les voyant approcher, Catherine, qui était restée un peu en arrière des autres enfants, les regarda avec une sorte de frayeur, et elle voulut hâter le pas.

Mais le jeune homme la retint en lui posant la main sur l'épaule.

— Ne crains rien, mon enfant, lui dit-il avec un accent de douceur qui calma aussitôt les appréhensions de la petite ; je ne te veux pas de mal, au contraire ; et, pour te le prouver, je vais te proposer de changer le foulard que tu as autour du cou, et qui te garantit insuffisamment contre le froid, pour l'épais et chaud cache-nez que voici, et avec lequel tu auras aussi chaud que dans une épaisse couverture.

— Oh non ! monsieur ! je vous remercie, essaya de répondre Catherine. La demoiselle vient de me le donner, et elle ne serait pas contente si je le changeais pour un autre.

— Elle ne pourra être mécontente puisque cet autre te garantira mieux, reprit le jeune homme. D'ailleurs, si tu y consens, voici une jolie pièce de dix francs toute brillante et toute neuve avec laquelle tu pourras acheter un petit manteau qui t'empêchera de t'enrhumer et de tousser lorsque tu iras cet hiver à l'école. (A suivre.)

### Recettes.

**Compotes de poires au vin.** — Prenez des poires et faites-les cuire, à petit feu, dans une casserole avec très peu d'eau, un peu de canelle et trois ou quatre morceaux de sucre ; à moitié de leur cuisson, arrosez-les de deux verres de vin rouge. Et quand les poires sont complètement cuites, dressez-les sur un compotier, laissez réduire le sirop et versez sur les poires.

**Mélange pour dégraisser la soie.** — Pour dégraisser complètement toutes les étoffes de soie, il suffit de prendre :

Savon noir . . .	250 grammes.
Miel ordinaire . . .	300 »
Eau-de-vie . . .	800 »

et de laver l'étoffe dans ce mélange, en ayant soin de la rincer à l'eau.

### Boutades.

Un jeune prodige qui a fait des dettes, s'adresse à son oncle, par qui il voudrait bien les faire payer.

— Mon garçon, lui répond l'oncle sévère, mais juste, tu sais bien que je te porte de l'intérêt...

— Mon cher oncle, j'aimerais mieux le capital.

On a défendu à Bébé de demander du dessert. Mais hier on avait oublié de le servir, et comme Bébé est très obéissant, il reste silencieux quoique très affecté.

— Joséphine, dit le papa à la cuisinière, donnez-moi une assiette.

— Veux-tu la mienne, papa ? s'écrie Bébé, elle est bien propre, va !

— Un jeune filou est accusé d'avoir volé la montre d'un de ses amis.

— Voyons, dit le président du tribunal, est-ce que vous n'éprouviez pas un certain malaise en volant ainsi la montre de votre pauvre ami ?

— Oh ! si, monsieur, j'avais peur qu'elle ne fût pas en argent.

Le matin du nouvel-an, nous nous trouvions chez un de nos amis qui, voulant faire une agréable surprise à son épouse, lui apporte, tout heureux, une superbe glace, cachée dans sa chambre depuis la veille. Mais quel ne fut pas son désappointement, lorsque sa femme, examinant cet objet, lui dit : « Peuh ! le beau cadeau !... tu veux aussi bien t'y regarder que moi ! »

Une bien jolie annonce française d'un journal anglais :

« Jeune homme à loisir aspire après autre jeune homme avec qui causeront pour réciproquer perfectionnement en langue française.... »

Eh bien ! s'ils réciproquent sur ce ton, le perfectionnement sera joli !

**THÉÂTRE.** — Demain, dimanche, 14 janvier, **LE NAUFRAGE DE LA MÉDUSE**, drame en 5 actes ; **Madame est couchée**, comédie en 1 acte. — Ordre : 1° Le naufrage ; 2° Madame est couchée.

Bureau à 7 h. ; rideau à 7 1/2 h.